

Lettre de Boudry

(De notre correspondant.)

Ce devrait être l'hiver et nous nous croyons soit en arrière-automne brumeux ou en février ou mars. C'est un hiver façon que nous avons et nous avons beau prêter une oreille complaisante aux aimables prédicateurs de froid sec, de fortes tempêtes, de neige étincelante, de vague de froid, de je ne sais encore quelles intempéries pour la fin de janvier, rien ne vient! Anne, ma sœur, Anne! ne vois-tu rien venir? Rien, mon frère! rien! Il pleut, puis il fait du brouillard; ensuite, il fait du brouillard, puis il pleut; rompez cette monotonie par quelques très rares gelées, et voilà ce qu'est l'hiver 1911-1912... jusqu'à présent.

Ces extraordinaires conditions de température font que le travail de déblaiement qui se poursuit dans la forêt dévastée du pied de la Montagne de Boudry, est grandement facilité. Malgré le nombre relativement restreint de travailleurs qui y sont occupés, l'avance faite, grâce à un travail bien ordonné et judicieusement distribué, est forte. Un bon nombre de billons sont déjà à terre et quand du renfort surviendra, on avancera à grands pas afin d'arriver à chef en juillet déjà.

Grâce au déblaiement commencé, on peut maintenant, en faisant quelque peu d'exercices de saut, pénétrer en plein territoire ravagé. L'aspect est encore saisissant et vaut d'être connu. Ici, c'est une espèce de clairière, formée par le caprice du vent, qui, non content d'avoir tout jeté à terre ce qui s'y dressait, a encore complètement poussé sur un pourtour de forme ovale à peu près, les plantes tombées. A

l'extrémité de la petite clairière, se dresse une barrière infranchissable, formée d'arbres tombés exactement dans des directions contraires et s'étant enchevêtrés puis entassés les uns sur les autres, au nombre d'une trentaine, dont peu sont brisés et dont la plupart ont été arrachés avec la motte de terre qui retenait leurs racines. Là vous passez sous des troncs de 15 à 18 mètres de long, complètement ébranchés, penchés démesurément et dont l'équilibre effarant reste un problème difficile à résoudre; ils semblent être de gigantesques grues de gare, mais de ces grues qui sont si inclinées qu'il suffirait, croirait-on, de les frôler pour qu'elles tombent jusqu'à terre. Ces grosses branches, couvertes d'un givre fin, ces lambeaux de bois auxquels, tenant lieu de feuilles, sont suspendus de longs et frêles glaçons, sont curieux à voir et semblent être dans leur état à la suite d'une titanique colère.

Au delà de la clairière, on croirait apercevoir un champ de bataille que les derniers survivants viendraient d'abandonner. Les armées en présence ont été des armées d'arbres. Il y a des morts, tombés entièrement, des blessés déchiquetés; des combattants ont été décapités, ils sont néanmoins debout, maintenus par les amoncellements de cadavres; enfin, il y a les derniers survivants, restés miraculeusement debout, implorant des rares branches qui leur restent, et ces derniers ne font qu'accentuer encore la désolation même de ce coin de forêt avec leurs désolantes silhouettes éperdues. Vous devez vous contenter de regarder ce champ de carnage; vous n'y pouvez pénétrer. Et le spectacle est sai-

sissant par le brouillard épais qui grandit les spectres, qui atténue les lointains et qui embruine toute cette morne allégorie

d'une effroyable rencontre. Les oiseaux eux-mêmes sautillent le long de ces troncs qu'ils s'étonnent de rencontrer ainsi et sifflent, à cris espacés, plaintifs et prolongés, l'expression de leur étonnement.

Ailleurs encore, de minuscules vallons s'ouvrent sous vos pas; involontairement, en les passant, vous courbez la tête sous l'aspect menaçant de troncs surgissant d'un fouillis indescriptible. On n'est pas loin de croire au « Génie de la Forêt », être surnaturel et dangereux en ses colères, qui, dans certaines régions des Alpes, n'est nommé qu'avec crainte lorsque la tempête fait rage, et involontairement encore on hâte le pas.

Et puis, chose incroyable vraiment, on trouve sous ses pieds des sapelots, tout faibles, tout frêles, bien délicats et auxquels pas une aiguille ne manque, pas une branche n'est rompue. Ils sont restés intacts, souples, robustes dans la tourmente, comme ces petits enfants soldats qu'adoptent parfois les régiments et que les balles respectent dans les mêlées les plus meurtrières.

Puis, tout cela est vert foncé, de feuillage, rouille d'autre, feuillage desséché, brun rugueux de troncs robustes, argenté lisse d'autres troncs plus délicats, rougeâtre de terre, gris de cailloux, blanc jaunâtre de fibres de bois blessé saignant la sève; et tout cela est morne, silencieux, sauvage, d'une grandeur qui étonne et qui laisse perplexe... On croit évoquer là des images de pays lointains, des visions de dévastation formidable et on oublie qu'on se trouve à proximité de lieux habités. On se croit au cœur d'un pays encore inexploré et on s'incline devant les forces de la nature, forces si majestueuses et si puissantes qu'on se peut convaincre de ce que nous sommes et de ce que nous pouvons en comparaison des éléments.

L. Q.